

## 1.

On dit que le bois travaille. Mais l'usure d'un beau meuble ancien ne vient pas nécessairement de la fuite du temps. Pour moi, je suis style Empire, et je peux dire qu'on récompense mal ma haute naissance. La rigueur de mes formes devrait inspirer les plus grands. Que peut-il alors y avoir de pire que se savoir destiné à porter les écrits des plus grands penseurs de l'Histoire et servir dans l'ombre les desseins d'écrivains et de fonctionnaires ratés ? Je suis un beau bureau de bois massif. Un de ces beaux bureaux qu'on aime placer sous les feux de la rampe, dans de grandes maisons toutes rustiques habitées par des écrivains hauts-de-gamme et des magistrats de grand talent. J'ai le fantasme des caresses admiratives, des papiers fins posés sur mes rainures et de la plume élégante pour compléter le ravissant tableau.

Il est malheureusement des destins contrariés. J'habite des pièces froides dont les murs blancs ou habillés de cadres et de diplômes en tous genres me donnent envie de prendre l'humidité et de me décomposer. On m'a pourtant souvent placé face à la fenêtre et je ne peux m'empêcher de penser à Victor Hugo qui contemplait l'horizon avant de coucher sur le papier ses plus grandes rêveries. Il y a de l'injustice dans l'air. On me passe de propriétaire en propriétaire, on me vend, on m'achète, je ne suis qu'une pauvre chose sans défense alors

même que l'on m'a fabriqué avec le bois le plus beau et le plus robuste qui soit. Les humains ont cette chance d'être éphémères, leurs petites humiliations quotidiennes en sont moins pesantes. Mon humiliation est surhumaine, perpétuelle, je me bâtis de la médiocrité ambiante alors que j'aurais rêvé d'un Jules César, d'un Louis XIV, pour me retrouver entre les mains moites de professeurs, de magistrats ratés, d'écoliers surexcités ou d'écrivains ruinés. Je suis un de ces êtres sans corps malléable qui n'a même pas la chance de pouvoir prétendre au suicide.

Je m'identifie à ce pauvre chevalier inexistant de Calvino. Lui qui n'est qu'âme, lui qui n'est qu'intelligence, et qui se désespère de n'avoir pas de corps. Si éloigné des êtres humains. Non pas que je souhaite accéder à cette humanité, ma fierté de bureau en prendrait un coup, mais il me semble que seuls les êtres humains ont le droit à un peu de considération. Moi je ne suis qu'un objet, et tout beau, tout majestueux que je sois, jamais quelqu'un ne criera à mon propos «quelle envergure, quel caractère!» Consternant. Je hais les humains. Je me plais à me remémorer tous ces êtres désarmants de médiocrité qui ont jalonné ma vie et je ris avec une bouche qui n'existe pas. Mes rainures craquent sous le poids de paumes trop saillantes, mes tiroirs s'ouvrent, se ferment, se cognent, maltraités par des mains trop avides et trop préoccupées d'elles-mêmes pour daigner se poser quelques instants et considérer la splendeur de ma silhouette. Je pourrais littéralement sur de vieux tapis, en compagnie des vieilles bibliothèques et de livres poussiéreux tout aussi délaissés. Que n'ai-je pas été caressé par un Baudelaire ou un Rimbaud!

Mon créateur, un ébéniste de renom du côté de Lunéville, m'a longuement caressé et m'a personnifié, lui qui rêvait d'un

grand ami ; de ces amitiés qui s'érigent en tour de Babel. Sans doute songeait-il à revisiter le mythe de Pygmalion et d'avoir un jour la surprise d'un bureau devenu homme, être de chair et de pensée, et je crois que c'est pour cette raison qu'aujourd'hui je me morfonds dans de sombres pièces avec une conscience humaine. Honte suprême, je critique ces êtres humains en étant pourtant condamné à ressentir ce qu'ils ressentent, eux, ces squelettes sanglants. Mon Dieu... Cela fait pratiquement deux siècles que l'on promène mes bois somptueux sans se préoccuper de dorloter aussi ma pauvre petite âme.



## 2.

En mil huit cent douze, mon créateur se sépara de moi, et j'en fus brisé d'angoisse. Où allait-il me placer? Qui pourrait m'aimer autant que lui? Personne, c'était certain. Aux yeux de tous les autres humains, je ne suis qu'un meuble... Je suis utile, ah oui, question pragmatique, on ne trouve rien à dire! Mais pour ce qui est de ma beauté, pour ce qui est de ma considération, quelques feuilles posées ça et là, un encrier, une plume et quelques coups de coudes lorsque la fatigue généralement se fait sentir... Voilà quelle serait ma vie! Abandonné, délaissé, j'eusse pris plaisir à pleurer, pour peu que j'eusse possédé des yeux pour contenir des larmes. Je les aurais léchées et je me serais noyé dans ma mélancolie car Dieu sait que les humains aiment pleurer! Je les vois se vautrer dans leur souffrance comme dans un bon bain chaud, et tout en disant qu'ils donneraient tout pour s'en sortir, ils ramassent avec avidité leurs dernières miettes de tristesse pour les conserver comme le plus beau des trésors. Les humains tiennent à leurs grosses larmes, et moi qui vaux tellement plus que ces sacs de chair faible, je me courbe sous leur dépendance. Moi je n'aurai jamais de grosses larmes.

Voilà qui fait tout le sel de la vie. Je me laissai emballer délicatement par mon créateur dont je faisais la fierté, et ses gestes si paternels me donnaient l'illusion de croire que j'étais

unique... En vérité, tous les meubles durant cette période étaient style empire, mais qu'importe, j'étais choyé par mon propriétaire, et il me vendait à je ne sais quel énergumène qui à coup sûr ne prendrait pas la mesure de ce que je suis...

Triste destin, j'avais au moins la joie d'être un véritable malheureux car j'ai des raisons de l'être, moi! Je me plains, oui, je me plains! À-t-on idée de vendre un meuble de mon envergure, un meuble qui pense et qui juge – qui plus est, de manière impitoyable – à un vulgaire négociant! Il y a quelque chose de pourri au royaume de Lunéville... Je me savais fini, j'entrais dans la règne de la médiocrité, et je sentais qu'il me fallait m'inventer ma vie, et être réduit à converser avec moi-même, puisque mon créateur, monsieur Michel, n'aurait plus jamais l'occasion de m'adresser la parole. Que n'ai-je pas été destiné à Napoléon Bonaparte!

Cela aurait été légitime après tout! Mil huit cent douze, pour moi, la consécration. Pour tromper ma frustration, je m'imaginai être le bureau qui avait porté les lettres écrites pour Joséphine. Sentir le tracer de sa plume le long de mes rainures de bois, les courbes voluptueuses de ses mots passionnés, emprunts de désir. Sentir les points sur les «i» lancés comme des boulets de canons, et me dire que c'était moi le chanceux, le premier témoin de sa célèbre correspondance. Je m'imaginai contempler son front de stratège et je fantasmais sur les paroles qu'il avait pu prononcer en concoctant la victoire de la Moskowa... Le pied total! Mais les fantasmes ont ceci de désespérant, c'est que leur courte durée implique un brusque retour à la réalité. Tout fantasme concocté dans la moiteur de la nuit, s'épanouissant au contact de degrés de plus en plus élevés, s'évanouit de même une fois le petit jour levé, la fenêtre ouverte sur un monde qui lui n'accepte que la dure loi de la Réalité.

Ma réalité à moi, ce sont les doigts des êtres humains qui agrippent mes pieds d'une main ferme pour me refourguer, une fois correctement emballé, dans une vieille chariote en direction du purgatoire.

Mon purgatoire après le paradis de Monsieur Michel: Etienne Marcel. Négociant de renom. Renommé pour sa bêtise autant que pour sa filouterie. Ce jour maudit, j'ai résumé ma situation, pesamment emballé dans un drap de lin blanc et ficelé comme un rôti prêt à être cuit: mil huit douze, l'année de l'épopée Napoléonienne, et son pendant héroï-comique, mes rêves de gloire pendus sous les doigts potelés d'Etienne Marcel. Les humains ne sont pas exceptionnels, mais ils ont ceci de supérieur à ma pauvre âme et à ma carcasse de bois: la liberté. Qui de sensé – hormis une épouse – accepterait de vivre chez Marcel? Il ne me manquait qu'une langue pour pouvoir exiger que l'on m'épargnât ce supplice...

– Placez le bureau dans cette pièce, ça fera l'affaire.

Voilà, je suis une bonne affaire, c'est mieux que rien. L'appartement d'Etienne Marcel était grand et sentait la richesse mal acquise à plein nez. Serait-ce ici que j'entendrais parler de littérature, de médecine, de politique, les seuls domaines qui rendent les humains intéressants? Dehors, près de la fenêtre où l'on m'avait piteusement installé, je pouvais entendre les conversations de jeunes idéalistes et de vieux bourgeois, certains hurlant au scandale Napoléon, d'autre rêvant à sa gloire... À l'extérieur, je sentais un mouvement de tempête et de révolte, à l'intérieur, le calme paisible de Marcel, sans silhouette, sans envergure, qui s'appliquait à régler ses comptes, avec une telle application qu'il en tirait la langue. Qui baillait si ouvertement qu'il m'en montrait ses amygdales.

Ah si les humains pouvaient contempler l'âme des meubles

qu'ils abritent, peut-être feraient-ils plus attention aux mouvements involontaires de leurs corps! Peut-être auraient-ils peur de la vulgarité qu'ils peuvent dégager! Peut-être prétendraient-ils à un peu plus d'aristocratie, si ce n'est dans la bourse, au moins dans les manières! Je m'abrutissais au contact de ses genoux rugueux, de sa mâchoire saillante et de son petit nez retroussé. Je mourais d'ennui en contemplant ses rides si peu expressives et ses petits grognements stupides lorsque ses comptes ne tombaient pas juste. Il tapait du poing sur mon dos et criait: Marie! Marie! Qu'as-tu donc encore acheté? Qu'as-tu donc encore dépensé?

C'était dans ces moments-là que je bénissais les dieux de ne pas m'avoir offert une voix, car mon éclat de rire aurait-été involontaire, mais puissant... Marie arrivait humble, serviable, et une lueur ironique au fond de ses yeux me faisait l'aimer. J'ai souvent entendu les hommes parler de la gent féminine en disant cette phrase, que j'aime entre toutes: «la femme est perfide». Marie incarnait cette vérité, et si j'avais été un homme, je me serais arrangé pour que le mot «perfidie» dans le dictionnaire prît aussitôt une connotation des plus mélioratives...

– Marie! Marie! Mes comptes ne tombent pas juste!

Marie posait ses petites fesses sur le coin de mon dos et d'un geste délicat de la main, elle saisissait la plume pour corriger une erreur de retenue dans l'addition ou dans la soustraction. Je maudissais le ciel de m'avoir jeté en pâture à ce petit homme si fragile... Ça va pour cette fois, disait-il, mais disait-il toujours, car toujours ce petit spectacle s'offrait à moi. Dehors, ça hurlait pour la liberté, dedans, ça hurlait pour quelques centimes mal enregistrés. Et l'on pourrait s'étonner

que je ne souhaite pas faire partie de ce monde-là ? Je hurle au moyen d'une voix que personne n'entend, et je me désespère de n'être qu'un incompris, voilà qui est typiquement humain. Je suis un paradoxe vivant et ma névrose ne fait que s'aggraver en compagnie de livres qui ne savent pas parler. Les rêveries du promeneur solitaire... Si ce n'est que je n'ai aucune chance de pouvoir me promener un jour... Le concepteur de cette bibliothèque aurait tout de même pu avoir la délicatesse de lui offrir une âme, à elle aussi.

Un jour, Marie s'est faufilée dans la pièce, au beau milieu de la nuit et de mes élucubrations, tout seul dans le noir. Elle ouvrit mes tiroirs avec fébrilité, visiblement en quête de quelque chose qu'il ne fallait absolument pas découvrir de jour... Aussitôt mon imagination se mit en marche. Précurseur d'Emma Bovary ? Petite fouineuse qui n'avait pas confiance en son mari ? Ce petit manège dura longtemps avant que je finisse par comprendre de quoi il s'agissait exactement...

Elle venait sur la pointe des pieds et j'entendais le parquet gémir de devoir faire preuve de tant de discrétion. Tandis que moi, je me réjouissais du contraire : j'avais toute discrétion pour m'amuser un peu au détriment de ces humains à la fois si prévisibles et si déconcertants dans leurs actes. Ce devint une tradition. J'entendais quelques petits craquements devant la porte et je sentais venir la supercherie. Elle se penchait à nouveau sur moi pour fouiller dans les comptes d'Etienne Marcel, génie de la négoce, et ni vu ni connu, elle changeait quelques chiffres sur la liste des comptes pour le simple plaisir de l'entendre enrager le lendemain.

– Marie, Marie, ce n'est pas possible, c'est toi qui dépense derrière mon dos ! Marie ça a encore changé ! Marie, viens vérifier, j'ai besoin de toi !

Tout était dans cette petite phrase-là, et elle le savait. Elle créait un besoin, et je pense que l'unique fait d'avoir pu explorer la noirceur de cette âme féminine a contribué à atténuer mes regrets d'avoir vécu chez eux cette période de ma vie. Marie était mon unique source d'inspiration, dans la mesure où le charmant petit couple n'avait qu'un enfant, un enfant que je n'avais jamais vu. Un soir, elle se coucha de tout son long sur mon dos déjà bien chargé de cahiers de comptes et de plumes, et je sentis qu'elle plongeait dans une rêverie. Probablement rêvait-elle à la chute de son mari. Probablement rêvait-elle à le voir s'anéantir dans la nature, croupir au fond d'un cachot humide et froid, n'importe où à la vérité, du moment qu'elle savourait son entière liberté. J'exultais d'être en compagnie d'une si charmante manipulatrice et faussaire. C'est dans ces moments-là seulement que l'on souhaiterait pour quelques minutes se transformer en être humain. Les humains ont un côté très plaisant, ils sont fort pour ce qui est de l'amusement...

Ma Muse est repartie se coucher, hypocrite, auprès de ce mari que chaque soir elle salissait, et je suis resté à ma place, comme d'habitude, à essayer de saisir ces miettes de rêverie qu'elle avait laissées. Je n'ai que cela sur cette planète; comprendre, explorer ces humains qui m'auraient donné envie d'être écrivain si j'avais eu des mains pour tenir une plume. Alors je pense, je pense puisqu'il faut bien faire quelque chose de la vie qu'on nous a donnée, de la vie que Monsieur Michel m'a donnée, et qui est le seul être humain au monde que je respecte.

### 3.

Devant ce vide existentiel, j'ai poussé un long soupir, chose que je n'ai jamais faite auparavant, car inutile de prévenir mon existence auprès de ces monstruosité humaines. Mais ce soupir sortit au-delà de mes limites et retentit dans la pièce. Erreur! Ai-je pensé. De petits murmures à peine perceptibles se firent entendre dans la pièce, et je crus mon existence si fragile découverte. Mon âme se tassait dans un coin et je n'osais même plus penser. Mais les murmures redoublaient et en me concentrant suffisamment, je réussis à en délimiter la provenance. Cela venait de la bibliothèque.

De la bibliothèque! Mon Dieu, n'étais-je pas seul? N'étais-je pas unique? J'en aurais presque été déçu... Rêve de grandeur, quand tu nous tiens.

– Toi aussi tu es bloqué ici?

Avais-je le pouvoir aussi de faire se réaliser mes souhaits? C'était bien à moi qu'elle s'adressait, cette bibliothèque. Pas très grande d'ailleurs, mais connaissant Etienne Marcel depuis un certain nombre d'années maintenant, je ne pouvais imaginer une bibliothèque majestueuse copiée sur celle d'Alexandrie! Il ne pouvait s'agir que d'une petite étagère contenant tout au plus une trentaine de livres, plus ou moins connus, plus ou moins classiques, mais certainement pas tous lus...

– Alors il nous aura fallu des années pour nous rendre compte de l'existence de l'autre ? Que n'as-tu pas soupiré plus tôt !

Entre objets, nous pouvons bien nous tutoyer. La familiarité dans l'adresse n'exclut pas nécessairement une certaine aristocratie dans les mœurs. De la part d'une bibliothèque, je n'en attendais pas moins. Elle me faisait l'effet d'une vieille connaissance retrouvée au bout d'un siècle. Peut-être était-ce dû au fait que jamais encore je n'avais rencontré quelqu'un comme moi.

– Je ne voyais pas l'utilité de soupirer, pensant que personne ne m'entendrait jamais.

– C'est vrai, m'a-t-elle dit, autant se lamenter seul dans son coin, lorsque l'on évolue en compagnie d'un être humain tel qu'Etienne Marcel ! On se sent las, si las ! Et puis il y a les souvenirs, de si beaux souvenirs auxquels se raccrocher...

Il y avait sa construction, et il y avait la mienne.

Pour les objets, il y a les souvenirs de la naissance, ce dont n'héritent pas les humains, à ce qu'il me semble. Les humains naissent sans même se rendre compte d'où ils sont sortis, ils gravitent autour de leurs créateurs, inertes et pesants. Les objets tels que moi contemplant leur propre naissance, et prennent le temps de se voir évoluer. De simple masse en bois difforme, puis en bois brut travaillé pour donner les contours d'une silhouette, et enfin la finition, les détails, les miroitements... Bref, moi, dans toute ma splendeur. Je suis beau, la bibliothèque ne s'y est pas trompée. J'ai été figolé dans les moindres détails, et quand je vois le visage d'Etienne Marcel, si ingrat, si sinueux et sans élégance, je me dis que j'ai ceci de supérieur aux êtres humains, c'est que la nature ne s'est pas acharnée à créer un monstre de toute pièce. Les concepteurs

tels que Monsieur Michel ne laissent pas de chance au hasard. Ils ne se lassent pas de corriger nos impuretés, de nous rendre parfaits, là où les humains couvrent la honte de certains traits de leur visage. J'ai eu beaucoup de propriétaires, mais je dois avouer que le pire était sans doute ce Marcel... Mais comment diable faisait Marie ?

– Je suis originaire de Lunéville. Ce n'est pas si loin d'ici, tu dois peut-être connaître...

Tiens donc. Je n'en demandais pas tant. Petite bibliothèque, sans grande prétention, mais qui avait son charme. En y réfléchissant, j'aurais dû me douter de sa naissance car sa petite touche personnelle sentait bien Monsieur Michel.

– Nous sommes ici depuis si longtemps que pour moi toutes les révolutions se ressemblent, me dit-elle sur un ton monocorde. Napoléon, sa chute, son retour puis de nouveau sa chute, et les rois et les républiques... Il n'y a guère que Marie et son babillage incessant pour savoir à peu de choses près à quel moment de l'histoire nous nous trouvons ! J'en ai assez, assez, me crie-t-elle encore ! Ah ce bon Etienne Marcel ! S'il pouvait être un peu moins rusé au point de s'adapter à tous les changements de pouvoir, peut-être aurions-nous changé de propriétaire depuis bien longtemps déjà !

La jolie bibliothèque éclatante de sobriété prenait la poussière depuis bien plus longtemps que moi, et je comprenais son goût de sombrer lentement dans la folie.

C'est qu'elle en poussait des soupirs elle aussi ! Je crois au fond qu'elle s'écoutait chanter sa lassitude car elle adorait l'idée de devenir folle. À présent qu'elle pouvait soupirer ouvertement, comme moi, et me chanter sa douleur, elle ne se privait pas pour couvrir le père Marcel d'opprobres en tous genres. Toutes ces années nous en avons entendu des cris aux

abords de notre fenêtre, notre unique porte ouverte sur un monde en ruine, certes, mais un monde tout de même !

Un monde avec ses fleurs, avec ses chansons, son ciel... Un monde animé par le mouvement, là où moi, je n'ai toujours eu droit qu'à l'immobilité ! Je hais tous ces humains qui se plaignent, tous ces humains tel cet imbécile de Marcel qui ne voyagent jamais, qui ne sortent presque jamais, qui restent confinés entre quatre murs dans l'attente que le monde évolue sans eux. Moi qui détesterais l'idée d'être un homme, j'aimerais pourtant être habité par ce mouvement, par ce rapide déploiement des muscles qui permet l'exploration de ce monde. J'aurais voulu les vivres ces révolutions, oui, j'aurais voulu avoir le choix de mourir en pleine rue une balle entre les deux yeux ! J'aurais voulu avoir le choix d'être pauvre et me nourrir de voyages et d'amour, pourvu qu'on m'accordât le droit de marcher ! J'aurais voulu la faim ou la mort, mais la possibilité de découvrir autre chose que quatre murs blancs et la langue pendante de ce crétin de négociant au moment de faire ses comptes...

Que n'ai-je pas été un de ces meubles créés par Maupassant ! Un de ces meubles qui prend son destin en main et qui quitte son propriétaire, en le piétinant s'il le faut ! Marie a lu à haute voix *Qui sait ?* À-t-elle jamais eu conscience de nos rêves d'échappées fantastiques, à la bibliothèque et à moi-même ? Chaque jour le temps nous dépouille un peu plus de notre prestige, et je voudrais me faire le meurtrier d'Etienne Marcel. Marie lit des nouvelles à haute voix, elle qui n'a pas d'amies, et je voudrais posséder une langue pour lui dire que quitte à détourner les fonds de son mari, autant acheter des livres, pour nous donner un peu plus le sentiment d'exister.

– Il y a quelques années est paru *Madame Bovary*, je le sais,

Marie l'a glissé entre mes rayons! Je crois qu'elle se prend un peu pour elle... Elle est vieille maintenant notre Marie, elle n'espère plus quelque amant qui la glisserait furtivement sur son dos, à l'insu du père Marcel. Mais je crois qu'elle en rêve ardemment.

– Oui, je sens les ondulations de ses hanches le long de mes rainures, lorsqu'elle se couche sur moi après avoir falsifié les comptes. Elle est voluptueuse notre Marie, soixante ans, c'est peut-être un bel âge pour laisser s'épanouir son corps...

Je ressentais un certain plaisir à penser cela. Plus tard, bien plus tard, un belge a écrit « voir dans les yeux des ravissantes que cinquante ans, c'est la Province... ». En ce temps-là, cinquante ou soixante ans, pour une femme qui avait le sentiment d'avoir raté sa vie, c'était l'agonie. Mais Marie...

Parmi tous ces humains, je préfère les femmes qui ne cachent pas leur fond de noirceur, et qui vivent en passionnées. Les humains ont cette chance d'avoir une palette complète de sentiments, et j'aime ceux qui savent les utiliser à bon escient. Je ne peux l'expliquer, mais je le ressens, tout comme mon amie la bibliothèque. Il y a des bribes de sentiments, un je ne sais quoi qu'on ne qualifie pas, qu'on n'identifie pas, mais qui reste là, suspendu dans les airs et qui donne l'impression de ne plus vraiment exister... Mais l'on se rassure lorsqu'on songe à des personnes comme Marie qui rêve à être autre. Marie souhaiterait une autre vie, pleine de charme et d'amants fougueux... Il y a des combats qu'on ne peut pas mener, et un bureau reste un bureau, même s'il aurait rêvé un destin de général napoléonien...

Elle aurait bien parcouru le monde avec moi, affirma l'étagère! Et pour compenser ce manque d'imagination pour ce qui était des voyages à l'étranger, dans la mesure où notre

espace de vie s'est toujours délimité à une pièce sans poésie, nous décidâmes un soir de nous inventer.

Quand notre existence se borne à être un bureau d'envergure réduit à de petites fonctions administratives, le mieux est d'imiter les humains en se donnant une identité par le biais d'un prénom. Mais il ne fallait pas se baptiser à la légère, il fallait quelque chose qui eût autant d'envergure que nous pouvions en avoir. La bibliothèque rêvait de destin tragique, contrarié par des obstacles trop puissants et des mœurs trop rigides, elle aurait donc pu se nommer Phèdre. Mais son âme trop longtemps confinée entre ces quatre murs et confrontée à la bêtise de notre propriétaire ne trouvait de repos que dans l'idée d'être une parfaite victime ! Il lui fallait le goût du martyr pour satisfaire sa soif de mélodrame. Sophocle, Euripide, Racine, il y avait le choix...

Iphigénie ! Elle clama cela et s'auto-baptisa, Iphigénie !

Voilà qui je suis ! Clap clap clap ! J'applaudissais au moyen de mains que je n'avais pas et je rivalisais d'imagination pour trouver quelque chose à sa hauteur. Moi j'ai l'âme d'un roi, d'un prince, d'un dominant ! Napoléon, déjà fait, et surtout, trop récent... Il me fallait quelque chose de sublime, d'ancien, même si personne ne goûterait mon succès, mis à part Iphigénie, éternelle ombre parmi les ombres... Il me fallait un nom que je pourrais clamer sur la terre entière mais hélas que jamais personne n'entendrait. Je serais un héros solitaire et méconnu de tous. Iphigénie me proposa quelques noms assez grandiloquents comme Côme, Philippe, et même Louis, qui fut très à la mode ... Mais cela ne me convenait pas. Cela n'était pas assez grand.

Alexandre le Grand ! Voilà quel serait mon nom désormais ! Etienne Marcel n'avait qu'à bien se tenir, puisqu'Alexandre,

le beau, le sublime Alexandre, était dans la pièce... Attention mon vieux négociant proche de la débilité, j'entre dans la danse. J'essayais de cacher ce sentiment tout au fond de moi... Ce sentiment d'humanité de plus en plus fort, de plus en plus pesant. Cet acte de baptême qui faisait de moi un homme plus que je ne l'aurais voulu. Les animaux domestiques ont cette capacité d'évoluer dans un monde d'humains tout en gardant leurs caractéristiques, un chat reste un chat. Or, il y a une différence de taille en ce qui me concerne, et cette différence fait de moi un pantin désarticulé à mi chemin entre l'objet de valeur et l'humain dévalué: mon âme. Cette âme, traîtresse, est parfois ma plus grande ennemie...

Iphigénie, qui se croit dans une pièce de Racine, l'appelle Cruelle. Cruelle, perfide!

Elle a le sens des grandeurs.

Il est vrai que depuis quelques heures, j'avais bien remarqué sa façon de parler... Je crois qu'Iphigénie n'avait pas vraiment dépassé les tragédies du dix-septième siècle. C'était une princesse sans corsage et sans voix, une princesse qui ne s'abîmerait jamais dans des amours trop grandes pour elle. C'était une reine, me dit-elle! Une reine qui rêvait de gifler un amant impitoyable, de supprimer une rivale plus jolie, plus fraîche, plus intelligente. Iphigénie était bien plus honnête et bien plus lucide que moi puisqu'elle acceptait cette part d'elle-même qui rêvait d'aventure humaine. Moi, à moins d'être Napoléon ou Victor Hugo, jamais! Être aussi intransigeant devrait nécessairement m'apporter un quelconque succès un jour!

Un certain disait « Chateaubriand ou rien », et même dans cette pièce son nom s'est répercuté en écho. Même dans la bouche d'Etienne Marcel, le nom de Victor Hugo résonnait... Alors quoi? Un bureau style empire ne peut-il pas avoir sa

gloire ? Un jour, les brouillons d'écrivains vaudront chers je le sais. En ce siècle déjà les manuscrits des *Misérables* suscitaient une convoitise folle. Je me plais à m'imaginer qu'un jour je serai considéré comme une œuvre d'art : voilà bien une chose à laquelle les humains ne peuvent prétendre ! Les humains ne sont que des humains, jamais ils ne seront considérés comme de purs chefs-d'œuvre...

Et encore, me dit Iphigénie, tu n'as pas croisé l'anti chef-d'œuvre absolu : leur fils. Cela vaut le détour !

J'ai l'impression d'être ici depuis une éternité, et pourtant, cela n'est pas encore assez si je compare mon supplice à celui d'Iphigénie...

– J'ai assisté à l'installation du jeune couple, me dit-elle, et aux sourires maussades de Marie qui avait déjà compris qu'elle s'était trompée de destin. J'ai beau n'être qu'une petite bibliothèque, je sentais sa déception comme si moi-même j'avais été un être humain dans la capacité de vivre une telle aventure.

Marie, c'est la reine des Emma Bovary. Flaubert aurait pu s'inspirer d'elle. Cette pièce est un refuge pour les sots le jour, et un sanctuaire doublé d'un territoire de jeu pour les âmes torturées la nuit. Aussi cette pièce, durant un certain nombre d'années, a connu Etienne Marcel et son digne fils Séraphin le jour, puis la douce et angélique Marie la nuit. Mais voilà qu'un jour Séraphin s'est mis en tête de devenir un de ces poètes maudits, croyant avoir le talent nécessaire pour marcher dans les pas d'artistes comme Verlaine ou même Musset. Heureusement, Verlaine n'a jamais eu de temps à consacrer à ce jeune fils de riche qui donne dans la poésie et, accessoirement, dans l'opium. Je pense que s'il avait lu un seul de ses vers, il en serait mort de dépit, ou plutôt de honte pour la poésie...

Ses premiers pas en poésie se firent dans cette pièce même,

et j'eus le cruel déplaisir d'être la première à entendre – témoin muet et souffrant d'une existence si rude – les vers de monsieur Séraphin. Comme toute chose en ce bas-monde, ce qu'il y a de plus beau peut-être dans le même temps ce qu'il y a de plus laid. La littérature, la peinture, la musique. Que la vie peut-être cruelle quand elle nous force à entendre des heures durant un semblant de mélodie – qu'elle soit phrastique ou musicale – sans pouvoir hurler, tout comme le ferait un chien désespéré...

J'en viendrais à penser la même chose que Chateaubriand, à savoir que la vie nous est infligée, et je me demande à quoi cela peut-il bien servir de nous offrir l'honneur suprême de posséder une âme si c'est pour nous léguer comme ultime héritage Séraphin et sa médiocrité! Alexandre, tu crois avoir connu le pire en compagnie de ton négociant, mais l'ultime déchéance est d'avoir connu son fils...

Il s'asseyait à la place de son père, les mains sur le bureau qui t'a précédé. Ce bureau là était aussi vide que le néant, il ne risquait pas de ressentir l'épouvante que l'on ressent en écoutant les déclamations d'un toxicomane persuadé d'être le génie poétique de ce siècle! Si tu avais eu l'occasion de le voir se pencher sur toi, le visage halluciné, aussi bien par la drogue que par la bêtise, tu aurais souhaité ardemment périr dans un incendie lors de la Révolution de mil huit cent quarante-huit! C'était affligeant. C'était une parodie de Marceline Desbordes-Valmore et de Rimbaud réunis. Au moment où Marie clamait les opinions politiques de Victor Hugo, ce pauvre Séraphin déclamait ses peines de cœur sur un ton mélodramatique à faire vomir. Marie était terrassée: lui, son fils! Lui, neuf mois dans son ventre! Ah, voir les défauts du père, haïssables entre tous, dans les traits de caractère de son fils! La véritable madame Bovary, moi, je la connais, Alexandre! La véritable

madame Bovary: c'est elle! J'aurai au moins eu le privilège d'avoir connu cette âme-là!

Je le vois encore tendre les bras vers un hypothétique ciel, qui dans sa tête saturée d'opium, devait certainement être aussi réel et palpable que sa propre bêtise... Il articulait des mots sans beauté les uns par rapport aux autres, en forçant chaque sonorité, et le ridicule que cela donnait à la situation lui échappait totalement! On aurait dit Néron et sa lyre devant Rome en feu! Je me sentais dans la peau d'un Sénèque affligé par la créature qu'il avait sous les yeux et qu'il était forcé de croiser tous les jours de sa vie...

*Qualis artifex pereo...*

Je souhaitais ardemment que le ciel réalisât ses vœux, et vite! Parfois, je distinguais la silhouette de Marie dans l'entrebâillement de la porte. Elle s'avavançait alors prudemment et sans bruit, et dans son regard, je lisais la consternation d'une mère qui niait le fait que cela eût pu sortir de son ventre. Elle qui rêvait de prestige, elle qui pensait que s'appeler Séraphin était mille fois mieux que s'appeler Etienne Marcel... Mais l'épithète « raté » accolé au substantif « artiste » était tout ce à quoi il pouvait prétendre »

– En somme, j'ai de la chance dans mon malheur, si je comprends bien, lui répondis-je. J'aurai au moins eu le loisir de ne pas avoir croisé sa descendance...

– Si tu avais soupiré un peu plus tôt, j'aurais moins souffert...

Ah! La satisfaction de sentir que l'on est indispensable à quelqu'un...

#### 4.

Puis le père Marcel mourut. J'en parle sans cérémonie, car je n'ai jamais ressenti d'émotion particulière devant cette «tragédie». Iphigénie non plus d'ailleurs, et encore moins Marie, qui ne tarda pas à le suivre dans la tombe... Elle espérait se séparer de lui à l'heure de sa mort, puisque la vie lui avait infligé une compagnie aussi désagréable, mais il paraît que la force du destin est indomptable, et Marie, du haut de son ciel, devait gémir de dépit...

Malgré le soulagement que nous procurait la perspective de ne plus croiser l'insupportable Etienne Marcel, une certaine angoisse nous envahit le jour où Séraphin pénétra dans la pièce. Enfin, je le rencontrais celui-là! Son regard halluciné et comme détaché de ce que pouvait être la vie réelle provoqua un choc en moi. Prenait-il réellement conscience de la mort de ses parents? Avait-il réellement conscience que désormais, le mobilier lui appartenait dans son intégralité? À ce moment précis, je n'en étais pas certain. Iphigénie connaissait mieux que moi ce personnage haut en couleur et elle s'attendait à ce qui suivit, mais elle ne me prévint pas, ne jugeant pas nécessaire de gâcher la surprise d'un moment extrêmement pénible... Jouissif pour elle. Bien entendu...

Séraphin avait composé une ode en la mémoire de son père, et j'admiraits la composition de son visage qui reflétait une

tristesse calculée et une inspiration affectée... Je craignais le pire. Iphigénie jouissait à l'idée de me voir vivre ce qu'elle avait vécu pendant des années, c'est-à-dire le malheur de l'entendre déclamer l'une de ses fameuses compositions... Les narines dilatées, les pupilles dilatées... Mon dieu, je n'ai pas la prétention de vivre les souffrances des êtres humains, mais tout de même, je puis affirmer que les meubles aussi ont leur lot de désappointement! J'imaginai aisément la posture que Marie aurait adoptée si elle avait participé au spectacle donné par son unique enfant... Il me touchait, me caressait, et émettait quelques petits couinements impossibles à définir, et même si cela me promettait un avenir incertain, je suppliais le ciel pour qu'il prît la décision de me vendre!

Iphigénie et moi savions parfaitement qu'il n'avait pas les capacités de s'occuper de cette maison, et nous savions aussi qu'il avait besoin d'argent... salement besoin d'argent. Aussi supportions-nous en silence ses déclamations stériles et usantes, avec le stoïcisme de meubles faits de bois! Là était notre chance! Il ne nous voyait pas, il ne voyait que lui, ou plutôt, il n'entendait que sa voix qu'il prétendait mélodieuse. Personne ne lui avait dit que la scansion des poètes antiques était dépassée depuis un temps certain. Ce n'était donc pas la peine de nous infliger le martellement des syllabes en mimant le rythme des noires et des blanches dans les notes de musique. Peut-être faisaient-ils comme cela dans les rues et les cafés désormais, mais ma claustration perpétuelle dans cette pièce délavée m'empêchait de me tenir au courant des innovations en matière de poésie. Il était donc naturel, pour moi comme pour Iphigénie qui se moquait doucement de l'homme qu'elle avait vu grandir, de trouver ce spectacle particulièrement navrant. Mais nous nous régalions tout de même, car nous ne savions pas de quoi l'avenir serait fait.

– Monsieur... Monsieur!

Cette voix-là, c'était celle du notaire, probablement. Le notaire qui attendait patiemment que la mascarade fût finie pour savoir ce qu'il adviendrait de cette maison, dans sa totalité. Les Monsieur! étaient ponctués par des notes plus aiguës de la part de Séraphin qui ne se laissait pas abattre si facilement!

Il était dans son univers, ou du moins, dans ce qu'il croyait être son univers, et il s'enivrait au contact de sa peine travaillée, surtout à l'égard de sa mère, dont il avait toujours senti l'hostilité et le mépris à mesure qu'il « voguait vers la liberté ». Il me contemplait encore, et je craignais l'impossible, c'est-à-dire qu'il ne s'attache trop à moi. J'avais passé un trop grand nombre d'années avec ses parents, je ne voulais certainement pas passer un demi-siècle avec le fils! L'idée même de passer un quart de siècle, ou même quelques années seulement, à l'entendre bavasser sur ses pseudo poèmes me révoltait profondément. Il me semblait qu'Iphigénie ressentait la même terreur.

Le notaire aussi me considérait, mais il se demandait plutôt qui accepterait de payer un bon prix pour me récupérer! Du moins, j'espérais qu'il avait cette pensée-là en tête, car je n'imaginai pas être vendu pour une miette de pain, compte tenu de ma très grande valeur! Iphigénie, c'était autre chose, mais moi! Séraphin visiblement savourait l'instant présent, et je sentais confusément comme une sorte de vengeance dans son regard lorsque ses yeux se posaient sur chaque objet de la pièce. Il se disait probablement « tout cela est à moi à présent, je ne suis plus le fils indigne »! Mais si, il le serait toujours! Pour la simple raison que sa toxicomanie l'entraînerait à se débarrasser de l'héritage familial... D'ailleurs, à qui aurait-il bien pu léguer lui-même, lui qui était en âge de fonder une famille et qui n'avait pas l'ombre d'une chance d'avoir un jour

un enfant. À en juger sa passion pour le fameux Verlaine dont Marie faisait curieusement à la fois le plaidoyer et le réquisitoire, je me disais que la perspective d’emmener un jour une femme dans ce bureau n’était pas non plus ce qu’il envisageait... Ses cheveux étaient aussi foncés que sa peau était claire. Iphigénie évoquait tous ces dandys, appartenant à la littérature ou non, jouvenceaux comme Julien Sorel, et qui se promettaient un avenir inoubliable... N’est pas Rastignac qui veut... Séraphin avait l’allure adéquate pour finir en prison ou même guillotiné... Son destin se lisait sur son visage en manque. Iphigénie et moi rêvions de mieux.

– Monsieur! Monsieur!

Séraphin tourna son visage halluciné vers le notaire stupéfait. Je crois bien que jamais encore il n’avait eu à faire à ce genre de personnages. Après réflexion, aujourd’hui je peux dire qu’il me fait penser à Summerlee ébahi en découvrant que le nouveau monde existait réellement, et que Challenger ne racontait pas des histoires pour les enfants... Le pauvre notaire se demandait quels mots sembleraient suffisamment intelligibles pour que le poète maudit en herbe se concentrât plus de dix minutes d’affilée.

– Comptez-vous accepter cet héritage ou dois-je prendre les mesures nécessaires afin de faire expertiser les affaires de vos parents?

– Je suis peut-être un drogué, mais je suis lucide, monsieur.

– Que dois-je comprendre?

Le notaire jouait à l’imbécile, car les paroles de Séraphin étaient faciles à interpréter. Drogué, oui, mais suffisamment intelligent pour comprendre qu’il ne pouvait se permettre de conserver ce patrimoine.

– Dois-je donc contacter un commissaire-priseur?

– Oui.

Séraphin avait le mérite d'être terre à terre. Ce trait de caractère me plaisait, malgré l'ensemble peu reluisant de sa personne. Il n'ignorait rien de sa situation et ne prétendait aucunement faire bonne figure une fois le décès de ses parents.

– Vendez-moi tout ça un bon prix...

La sublime lucidité à ses limites... Le « tout ça » me prouvait amèrement qu'il ne faisait vraiment pas dans la poésie. Considérer un métier honnête, considérer un beau mobilier dans lequel il pourrait vivre agréablement, y compris une bibliothèque de plus en plus fournie, pour lui qui se prétendait un connaisseur en matière de littérature, tout cela ne résistait pas face à la vie de bohème qu'il s'était choisie...

– Je vous l'ai dit monsieur le notaire. Je suis peut-être lucide, mais je reste un drogué.

Soit! Soyons vendus, Iphigénie et moi, pour que l'opium continue à se destiner à l'un de ses plus grands consommateurs...

Quelques jours plus tard, Séraphin revint, ainsi que le notaire et un commissaire priseur. Je me disposais à ce que Séraphin se procurât beaucoup d'argent, étant donné ma qualité. Je me disposais à ce que ma vente comblât ses dettes, dans l'attente qu'il en crée de nouvelles...

Monsieur le commissaire priseur me faisait penser à Don Quichotte, sans son armure de héros dépassé. Longue moustache, petite barbiche, air gauche, maladroit... Jamais je n'aurais pensé qu'un expert pouvait ressembler à cela! Il avait un petit air suffisant et se donnait une posture à la Napoléon Bonaparte, en repliant son bras gauche derrière son dos. Il marchait droit, j'ose dire, raide comme un piquet, le menton pointant vers le ciel et l'œil inquisiteur de celui qui voit tout,

qui sait tout. Assurément, durant toutes ces années en tant que commissaire priseur, il avait pu tout à loisir examiner les raisons pour lesquelles les familles se séparaient de leur héritage. Quelque part, je comprenais le mépris qui investissait son regard. Pour un esprit analytique, cela devait être jouissif de se trouver au beau milieu de situations désastreuses, avec l'avantage suprême de cibler les caractères de chacune des personnes présentes dans la pièce.

– Voyons où cela nous mène, dit-il avec tout le cynisme de celui qui avait remarqué dès la première minute la toxicomanie de son client.

– Pensez-vous en retirer un bon prix, Maître ?

– Ma foi, nous verrons bien. Votre père était un homme riche, vous devriez être satisfait... Pour un temps du moins... La flèche empoisonnée n'échappa pas à la sagacité de Séraphin. Il était drogué, mais somme toute, doué d'une forme d'intelligence instinctive qui comblait certaines lacunes. Il comprenait parfaitement ce que le commissaire priseur entendait par là, et le fait d'être réduit au simple état de toxicomane, lui qui, pensait-il, écrivait de si beaux vers ! Cela était inqualifiable !

– Contentez-vous de faire votre travail, lui décocha-t-il, avec toute la fausse courtoisie que l'on pouvait emprunter dans de pareilles situations.

– Bien monsieur.

Maître Deschamps, puisque c'était son nom, commença à faire le tour de la pièce, tout d'abord en la balayant d'un rapide regard d'expert... Sans se presser, sans même toucher à quoi que ce soit, en ponctuant son manège d'un « Je vois, je vois » particulièrement agaçant. J'attendais que mon sort fût fixé, car il en allait de mon orgueil et de ma fierté déjà bien entachée durant toutes ces années. Mais personne dans cette pièce

ne pouvait comprendre un tel supplice, mis à part peut-être Iphigénie, qui ne souhaitait certainement pas être réduite au rang de vulgaire étagère transformée en bibliothèque... Elle valait plus que cela, foi de Monsieur Michel! Je la sentais qui serrait son âme elle aussi, et secrètement, nous espérions ne pas être vendus séparément. C'eût été trop pénible, une fois la découverte de l'être manquant dans notre existence, de se retrouver à nouveau seul, en compagnie d'un autre spécimen tel qu'Etienne Marcel.

– Il va falloir avant toute chose classer tous ces papiers et ces livres de compte, monsieur Marcel.

Séraphin avait l'air de descendre de son ciel... Classer? Trier? Ranger? Il n'avait visiblement jamais été question pour lui de mettre le nez dans les affaires de son père! C'était bien trop terre à terre, ça manquait de poésie, et puis les chiffres et lui... La raideur de ses mains et de son dos en disait long sur ce qu'il pensait. Iphigénie devait bien rire de cette petite humiliation naissante, en se disant que même morte, Marie, du haut de son ciel, devait être encore trompée dans ses attentes. Un tel fils, mon Dieu, pourquoi un tel fils?

Le notaire se plaça devant moi, sans doute ravi de montrer sa supériorité et désireux de prouver qu'il n'avait pas besoin d'aide pour ce genre de paperasserie. « C'est mon travail, après tout », pensait-il. Tout le poids que je portais depuis un certain nombre d'années allait à présent s'éclipser. Le notaire se mit en devoir de libérer mon dos et mes tiroirs, sans doute pour laisser le champ libre à Maître Deschamps qui devait expertiser ma grandeur...

Pendant ce temps, il se dirigea vers Iphigénie et de son doigt, il traça un trait sur la poussière qu'elle abritait. Il souleva quelques livres et se baissa pour inspecter totalement la taille

et la qualité de mon amie. Je la sentais au supplice, la peur d'être reclassée, très certainement.

Marie avait veillé à remplir ses rayons au fil des années, et dans l'inconscient d'Iphigénie, le fait de contenir en son sein des Hugo, des Dumas, des Rousseau, ou encore des Chateaubriand, devait bien prouver sa grandeur. Ces grands auteurs la rehaussaient, elle, la petite étagère-bibliothèque... Marie avait bien fait son travail, mais ce n'était a priori pas l'avis de Maître Deschamps, qui pointait vers elle un regard sceptique.

– Une petite étagère tout ce qu'il y a de plus modeste, même si elle a été habilement réaménagée en bibliothèque, assez bien fournie d'ailleurs. Je dirais dix francs...

Choc intense! L'humiliation d'Iphigénie fut consignée dans un cahier des charges. Je la sentais au désespoir. Reclassée! Reclassée après des années de bons et loyaux services! Quelle serait la prochaine étape? Servir d'abri à quelques bibelots en faïence ou en porcelaine? Dix francs! C'est minable! Des minables, tous ces humains!

J'avais mal pour elle, mais il me semblait malgré tout que c'était juste. À moi donc la charge d'assurer une existence décente à ce pauvre Séraphin qui n'avait d'angélique que le prénom. J'étais libre de tout poids, entièrement nu, dans toute ma splendeur de bureau taillé pour des généraux, dans l'attente de l'inspection de Maître Deschamps. Vengeons donc Iphigénie, puisque les humains ont si peu de considération pour les objets qui les entourent qu'ils sont tout juste capables de monosyllabes comme « bien, bien », ou « je vois, je vois »! Dix francs... Combien peut valoir un être humain?

Maître Deschamps évalua mon cas et se mit en devoir de m'inspecter de fond en comble, pour authentifier ma valeur,

sans doute. Malgré tout, je me sentais comme ces pucelles que l'on trouve dans quelques romans, et j'avais l'impression d'être au seuil de ma défloration. Oui, quelques soubresauts dans mon âme qui me donnaient parfois l'impression d'être proche d'une certaine catégorie d'êtres humains... Je sentis ses doigts effleurer mes chevilles et soupeser mes tiroirs, je le sentis encore se pencher sous moi, probablement pour y déceler une quelconque origine... J'attendais le verdict avec fébrilité, et je priais le ciel à ce moment-là pour m'obtenir la faveur de deux jambes, dans le but ô combien naturel de m'enfuir loin de ces sadiques qui me faisaient subir les derniers outrages! Mais je restais cloîtré là, désespérément offert à ceux qui allaient sceller mon destin en m'envoyant m'abîmer dans une autre famille de fous à lier.

– Oui, je vois...

– C'est-à-dire? demanda Séraphin qui visiblement attendait beaucoup de moi pour son avenir...

– Beau mobilier, classique, robuste...

Jusque là, ça allait, je pouvais me flatter d'avoir été compris et parfaitement bien saisi... Mon apothéose, vite, qu'on en finisse!

– ... somme toute très classique. Un bon meuble fonctionnel qui intéressera bien quelque administrateur...

Malédiction! Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire? Napoléon ou rien, j'avais prévenu pourtant! La peur du montant envisagé commença à pointer, et ma confiance fut ébranlée. N'avaient-ils donc pas remarqué tout l'amour, toute la finesse que monsieur Michel m'avait donnés? Voulaient-ils filouter ce crétin de Séraphin qui accepterait n'importe quelle somme d'argent du moment qu'elle lui payait sa dose?

– Combien Maître? demanda le notaire qui avait l'air pressé de régler cette affaire.

– À première vue, je dirais deux cents francs...

Choc. J'entendis Iphigénie pouffer nerveusement. C'était à son tour de me prendre en pitié, et j'en fus mortifié. Deux cents francs, mais ce n'était rien, absolument rien! Séraphin chancela et s'appuya sur moi... Maître Deschamps avait baissé ma valeur, il essayait de le tromper, c'était certain!

– En êtes-vous certain? N'avez-vous pas oublié... Quelques centaines de francs?

Séraphin devenait livide, et ce fut ma seule joie dans ma déchéance...

– Non Monsieur, je suis un expert, je suis certain de ce que j'avance.

Si j'avais eu des jambes, je me serais dit que la seule chose qu'il me restait à faire était de me jeter du haut d'une fenêtre pour laisser mes bois s'éparpiller sur le trottoir, ou encore de parcourir quelques kilomètres jusqu'au fleuve le plus proche, histoire de me laisser pourrir en toute sérénité... Là évidemment, je n'aurais plus rien valu du tout, et cela aurait été tant mieux... Quelques autres meubles furent expertisés, mais je n'avais pas le cœur à écouter, et je ne voulais surtout pas souffrir la comparaison! Un meuble aura-t-il pu valoir plus cher que moi, majestueux bureau style empire? Je préférerais dans ce cas ne rien en savoir. C'eût été ma totale déchéance et la ruine de ma vie qui pouvait encore se perpétuer durant quelques siècles...